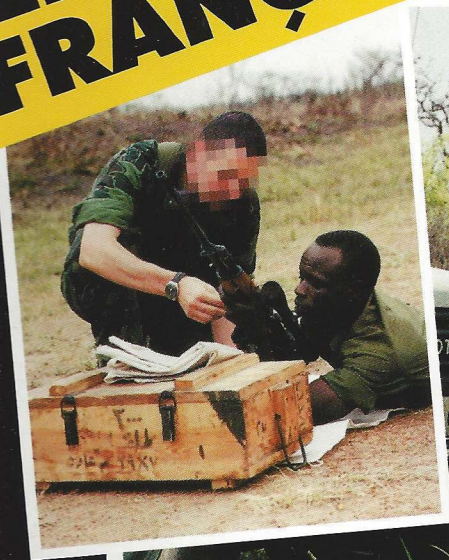


N° 132

RAIDS

ISSN 0769-4814

**EXCLUSIF
LES MERCENAIRES
FRANÇAIS AU ZAIRE**

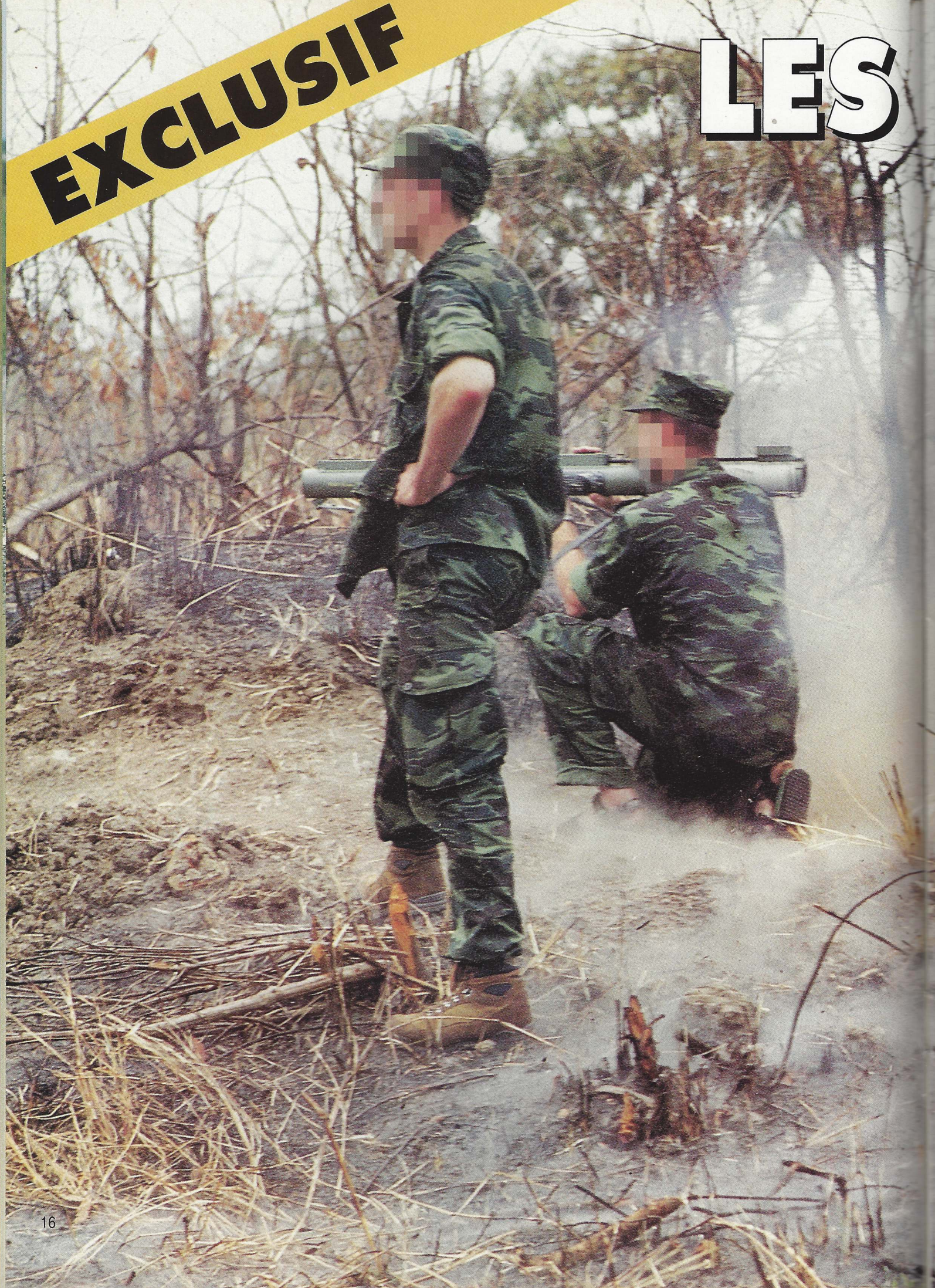


M 2109 - 132 - 33,00 F

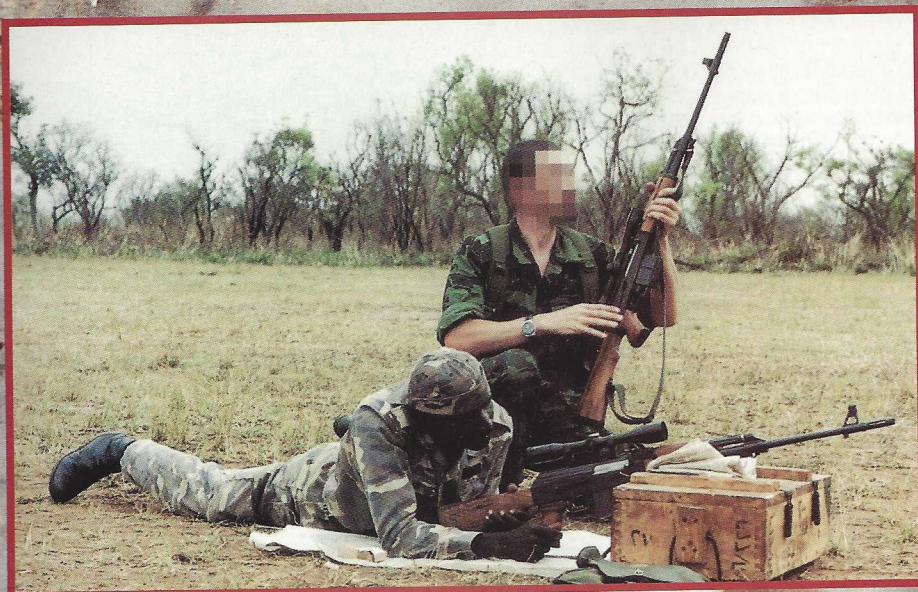


EXCLUSIF

LES



MERCENAIRES FRANÇAIS AU ZAIRE



Rapidement, les mercenaires français seront équipés d'armes d'origine serbe, du fusil d'assaut au lance-roquettes antichar. Ici, des éléments du groupe Alfa tirent avec un lance-roquettes M-80. A partir du mois de janvier, les mercenaires vont tenter de freiner l'avancée des rebelles de Kabila dans le nord-est du Zaïre.

Ci-contre. Au tout début du mois de février 1997, l'un des mercenaires entraîne un commando des FAZ au tir de précision avec un M76 en 7,62 mm. Cette arme est le modèle de tireur d'élite du fusil d'assaut M70B1, version yougoslave de l'AK-47. Précises, reçues en assez grand nombre par les FAZ, ces armes auraient pu infliger d'importantes pertes dans les rangs ennemis. Malheureusement, elles ne furent que très peu employées, les officiers supérieurs préférant les accaparer et les commandos zairois les abandonner pour mieux fuir le combat.

**« J'aurais jamais dû quitter Montauban. »
Enfoncé dans la boue des marais jusqu'à la taille, mangé par les moustiques à travers la lourde tenue de combat yougoslave et pourchassé par les rebelles zairois, le mercenaire français progresse tant bien que mal sous les obus de mortiers. Direction plein nord : la ville de Faradje.**

Texte et photos :
Thierry CHARLIER

L'enfer sur le terrain a subitement éclaté le 30 janvier 1997 à midi, à Watsa. Sur ce poste avancé de la route Kisangani-Bunia, trois mercenaires français, Alex, Titi et Carlson, tenaient la petite localité avec quelque 150 « Tigres » katangais.

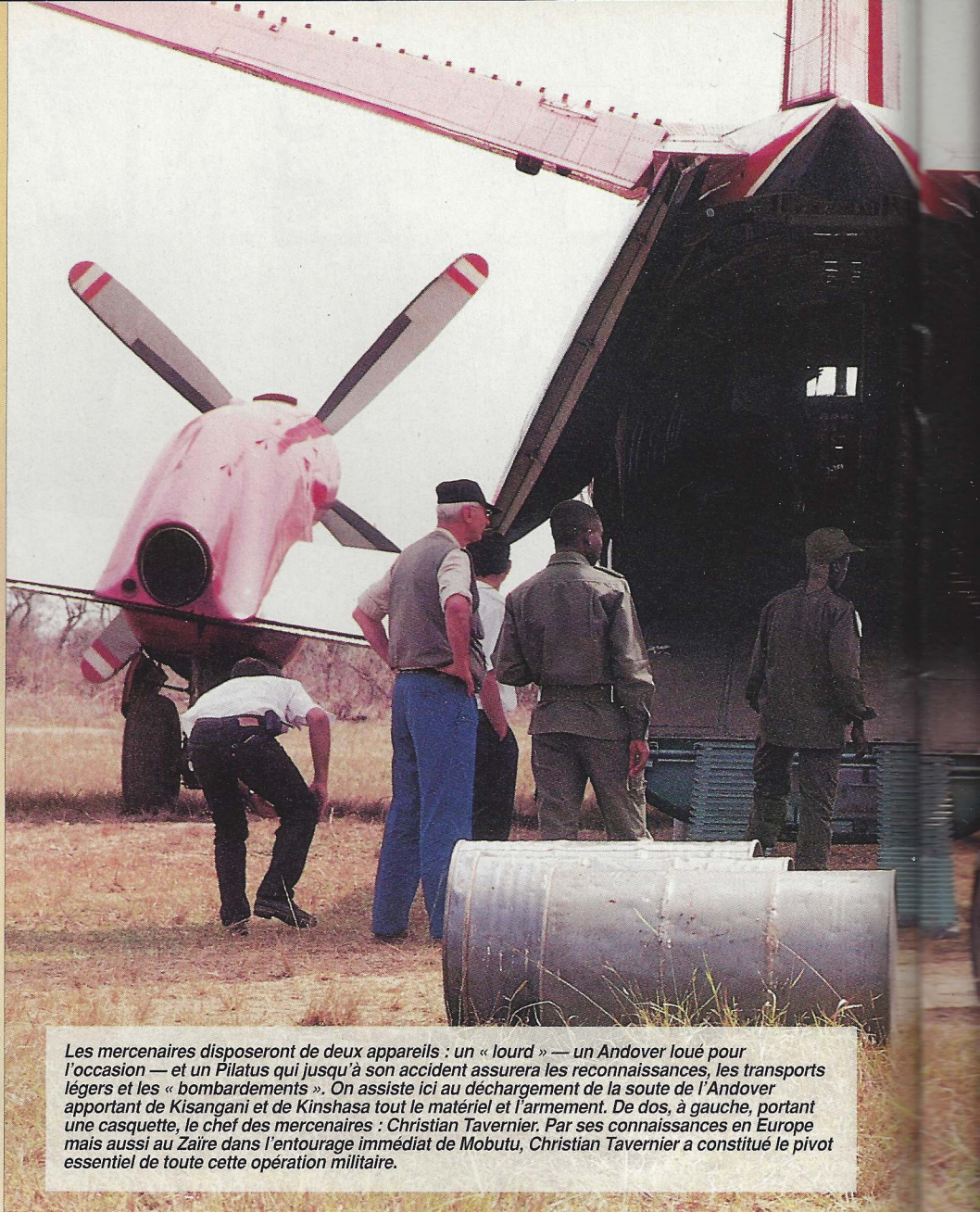
Fidèles à leur technique d'infiltration, les rebelles s'étaient retrouvés dans la place avant que les trois Occidentaux n'aient pu se soustraire. Encerclés, ils parvinrent cependant à rallier Durba, autre localité proche où se trouvaient le reste du groupe Alfa — quatorze mercenaires avec à leur tête Charles, un des seconds de Bob Denard — et quelque 150 parachutistes zairois. Toutefois, en quelques heures, les rebelles se retrouvaient également aux portes de Durba, le 30 janvier au soir.

En catastrophe, les mercenaires tentèrent alors d'organiser la défense de la ville : d'abord regrouper les 150 « Tigres » katangais en déroute, puis essayer de retenir les parachutistes zairois encore présents, pour qu'ils assurent tant bien que mal une ligne de combat. De leurs côtés, les mercenaires allaient tenir l'aéroport.

Les « experts de la guerre »

L'aventure de ces « experts de la guerre », comme ils furent baptisés dès leur arrivée à Kinshasa par les Zairois, a commencé en France un peu avant Noël. Le recrutement s'est organisé de bouche à oreille par amis interposés. Les rendez-vous ont eu lieu dans des bars, des restaurants et même devant la cage aux singes du zoo de Vincennes pour certains. La plupart savaient où ils allaient et ce qu'on attendait d'eux. Pour d'autres en revanche, comme certains pilotes, il leur avait été dit qu'ils partaient en Afrique dans le cadre d'une opération de défense des rhinocéros blancs. A tous, on avait demandé une grande discrétion. « *Prenez le strict minimum, rien de militaire ! Tout vous sera fourni sur place !* »

Le 26 décembre 1996, un premier groupe de mercenaires français part de Bruxelles avec la Sabena, à destination de Kinshasa. Le même jour, un deuxième groupe de mercenaires décol-



Les mercenaires disposeront de deux appareils : un « lourd » — un Andover loué pour l'occasion — et un Pilatus qui jusqu'à son accident assurera les reconnaissances, les transports légers et les « bombardements ». On assiste ici au déchargement de la soute de l'Andover apportant de Kisangani et de Kinshasa tout le matériel et l'armement. De dos, à gauche, portant une casquette, le chef des mercenaires : Christian Tavernier. Par ses connaissances en Europe mais aussi au Zaïre dans l'entourage immédiat de Mobutu, Christian Tavernier a constitué le pivot essentiel de toute cette opération militaire.

LES MERCENAIRES FRANÇAIS AU ZAIRE

En ce qui concerne les effectifs des mercenaires engagés au Zaïre, les médias et les « experts » occidentaux — d'ailleurs fort peu présents sur le terrain, beaucoup plus souvent dans les hôtels de Kinshasa — ont gonflé les chiffres. Il est vrai que nombre d'entre eux ont repris les propos de Christian Tavernier, qui lui avait tout intérêt à gonfler l'importance de ses forces. En réalité, il n'y eut jamais plus d'une centaine de mercenaires serbes, tous basés à Kisangani, et trente-trois mercenaires français et autres (italien, chilien et belges). Les Sud-Africains des différentes sociétés de mercenaires du type Executive Outcomes ne vinrent jamais ; quant aux Israéliens, on ne peut pas parler de mercenaires, ceux-ci encadrant la DSP comme coopérants militaires.

Dans les rangs des mercenaires français, tous d'anciens militaires, se trouvaient des personnalités très diverses : Louis, un fils de diplomate, des gérants de bar ou de restaurant, des videres de boîte de nuit ou de discothèque, Marc, un expert comptable, des gardes du corps dans des firmes de sécurité, dont Martin et Richard, un expert en électronique, Mike le garagiste, Frank, Fabrice, Marc, Stéphane : des militaires de carrière en fin de contrat, Benoît, Pierre, Thierry, Jean-Luc : des pilotes d'avions et d'hélicoptères,

ou encore Thierry qui a connu tous les conflits depuis vingt ans.

Aussitôt contactés, plusieurs d'entre eux n'ont pas hésité à donner leur préavis pour quitter leur emploi, même pour un contrat de trois mois, ne voulant à aucun prix rater l'opportunité d'être de l'aventure.

Pour la plupart, cependant, ce n'est pas le premier contrat : beaucoup avaient déjà « fait » les Comores, certains plus d'une fois. D'autres se sont connus en Birmanie. La plupart en sont à leur troisième, quatrième voire cinquième contrat sous toutes les latitudes, tel Martin qui a fait la Rhodésie, le Bénin et les Comores trois fois, ou encore le célèbre Titi qui, de la Birmanie aux Comores en passant par le Cambodge, est considéré comme l'un des mercenaires les plus compétents à l'heure actuelle.

Cependant, tous reconnaîtront ensuite qu'ils ne se trouvaient pas du côté des « bons » — celui de Laurent-Désiré Kabila —, mais avec les « mauvais ». Ceci dit, comme ils l'ont mille fois répété et comme tous ceux qui étaient présents lors du coup d'Etat aux Comores en octobre 1995 l'ont chanté après l'intervention des troupes françaises : « *Non, rien de rien, non, nous ne regrettons rien !* » □



Kinshasa, les mercenaires embarqueront alors dans un Antonov piloté par des Russes, pour un vol de trois heures trente à destination de Kisangani. A Kisangani, le plein de carburant sera effectué, puis redécollage dans la foulée à destination de Watsa, à une heure cinq minutes de vol.

Arrivée à Watsa le même jour, à 15 heures locales (une heure en plus qu'à Kinshasa). Cette arrivée à Watsa restera à jamais gravée dans la mémoire des mercenaires français. Sans armes — à part les dix-sept AK-47 encore pleines de graisse qui gisent sur le plancher de l'avion —, les dix-neuf mercenaires toujours en costume-cravate débarqueront sous les yeux ahuris des villageois et des soldats présents. Alex, un mercenaire français, et Floribert M'Poyo, colonel de l'armée zaïroise, envoyés en reconnaissance mais démunis de radio, apprennent alors aux nouveaux arrivants que les rebelles ne sont pas loin et qu'il ne faut pas traîner dans le coin. Les pilotes russes prennent peur. La piste étant trop courte et l'avion trop chargé pour le décollage, toute la logistique des mercenaires est déchargée en un temps record. Nourriture, munitions, armes, pièces de rechange, batterie et ustensiles de cuisine, tout est abandonné sur place. « *L'ennemi aura de quoi réveiller !* », lance un mercenaire.

Ensuite c'est la ruée sur les places dans l'avion. Car dans le même temps, des civils et les soldats zaïrois — officiers en tête avec leurs femmes — se sont précipités dans l'appareil. Finalement, seuls les mercenaires, alors au nombre de vingt, plus quelques officiers zaïrois et deux blessés prendront place pour le vol de retour vers Kisangani.

Dans un premier temps, les mercenaires français, sous les ordres du colonel belge Christian Tavernier (*lire l'encadré*), utiliseront Kisangani comme base arrière, puis Nagero. Ils reprendront ensuite Watsa qu'ils tiendront jusqu'au 30 janvier 1997.

Des armes serbes et égyptiennes

Lorsque les mercenaires français arrivent à Kinshasa le 27 décembre 1996, le Zaïre est toujours sous embargo concernant les livraisons d'armements. Pourtant, le 29 décembre 1996, un premier avion cargo, un Boeing 707 de la compagnie Skyair, atterrit à Kisangani en provenance de Serbie avec du matériel militaire, des armes et munitions. A partir de cette date, sans discontinuer, des avions en provenance de Serbie et d'Egypte se suivront pour décharger armes et munitions en tout genre :



En haut, à droite. Servi par un équipage de professionnels — dont le pilote, Roland, un ancien du Vietnam —, l'Andover sauvera à plusieurs reprises les mercenaires. Il se pose ici sur la piste de brousse de Nagero.

Jusqu'à ce que les mercenaires quittent le Zaïre, cet appareil restera leur ange gardien, servant au ravitaillement, au transport des soldats, au relais de transmissions ou encore à effectuer des reconnaissances.

le également de Bruxelles avec la TAP pour Kinshasa, mais avec escale à Lisbonne. L'arrivée des deux vols est prévue le lendemain avec trois heures d'intervalle.

Sur le tarmac de l'aéroport de Kinshasa, les militaires zaïrois s'efforceront tant bien que mal de repérer les mercenaires français, afin de les emmener en bus à l'abri des regards indiscrets. Besogne quelque peu ardue, vu que la plupart des mercenaires sont en costume-cravate, rien

ne les distinguant des autres passagers. Finalement identifiés et encadrés par les militaires zaïrois, un bus embarquera tout ce petit monde sous les yeux des autres passagers, vers un lieu plus calme et moins fréquenté.

La même opération se déroulera quelques heures plus tard à l'arrivée de l'avion de la TAP, sauf que cette fois-ci le premier contingent de mercenaires est déjà dans le bus en train d'attendre. A 10 heures du matin, heure locale à

Ci-contre.
 Sur la base arrière de Durba, dans l'est du Zaïre, un groupe de mercenaires, dont le pilote du Pilatus, s'entretient avec le colonel Anecho de l'armée zaïroise. Les armes, M70 et M76 d'origine serbe, sont toutes neuves. Elles proviennent des importants stocks d'équipements achetés en Serbie, en Ukraine et en Egypte.



mitrailleuses M-51 (copie serbe de la MG-42) ; fusils de sniper Dragunov marqués de l'aigle serbe à deux têtes sur la lunette de visée ; fusils de sniper en 12,7 mm avec lunette de visée ; AK-47 en différentes versions, avec crosse repliable, crosse en bois, avec canon court ; mortiers de 60 mm ; lance-roquettes M-80 LAW et RPG-7 ; pistolets CZ Zastava 9 mm...

La plupart sont des anciens des Comores

Le premier groupe de mercenaires français à arriver au Zaïre sera dénommé groupe Alfa. Ce sont les hommes de Bob Denard, la plupart ont fait le coup aux Comores fin 1995 avec lui. Denard et son second Marquez étant consignés en France avec interdiction de quitter le territoire depuis leur rapatriement des Comores, c'est Charles, un des seconds de Denard, qui commandera le groupe. Ils seront dix-sept dans un premier temps, pour se retrouver à vingt-trois hommes au total fin février 1997, au moment de la fin de l'opération. Tous sont de nationalité française, à l'exception d'un ressortissant italien.

Salaire : 30 000 francs français par homme et par mois. Contrat de trois mois, payable à l'avance. En comparaison, les mercenaires serbes engagés au Zaïre seront payés chacun 1 000 dollars par mois. « Des gâche-métier ! » conclura un mercenaire français. « Bientôt, il n'y aura plus qu'eux sur le marché à ce prix-là ! »

Le 24 janvier 1997, c'est l'arrivée des dix mercenaires du groupe Bravo, commandés par Pierre et chapeautés par le mercenaire belge Roger Bracco. Même salaire, même contrat de trois mois. La plupart sont de nationalité française, à part un Portugais et un Chilien. Mission pour les deux groupes : encadrer l'armée zaïroise sur le terrain et au besoin, en cas de

Ci-contre.
 Sur la piste de Durba, devant le Pilatus Porter, l'un des mercenaires du groupe Alfa avec des soldats zaïrois. Plus d'une fois, encadrés par les mercenaires et les « Tigres » katangais, les commandos de Kinshasa combattent sans faillir, ne se repliant que sur ordre lorsque les positions devenaient intenable.



Ci-dessous.
 Des mercenaires français et des soldats zaïrois embarquent à bord de l'un des deux véhicules 4 x 4 officiellement attribués aux mercenaires dans la zone de Watsa. Ces hommes partent effectuer une relève, ce qui explique la présence des sacs à dos et des caisses de munitions.



Au cours des dernières actions menées par les mercenaires dans la région de Watsa, ceux-ci embarquent dans l'une des rares 4 x 4 à leur disposition. La mission pour laquelle les mercenaires ont été recrutés et payés consistait à encadrer l'armée zairoise, à assurer une formation spécifique avec plusieurs armements et, le cas échéant, en cas de coup dur, à mettre la main à la pâte... Ce qui ne manquera pas de se produire à plusieurs reprises lors des débâcles des forces zairoises.



LE FINANCEMENT DE L'OPERATION

Un fait est certain : l'opération des mercenaires dans l'est du Zaïre s'est déroulée avec un budget restreint. Plus d'une fois, un avion affrété à une compagnie civile sera obligé de maintenir son équipage au sol sous le prétexte de réparations quelconques et ce, pendant plusieurs jours, jusqu'au paiement par les responsables de l'opération de sommes en retard.

L'argent ne coulera donc pas à flots, il tombera même au compte-gouttes. On ne lésinera cependant pas sur les achats, mais ces derniers seront

effectués par des gens sans expérience du terrain et qui ne consulteront jamais les utilisateurs. D'où un énorme gaspillage, certes pas pour tout le monde...

Exemple : aucun médecin ou infirmier ne figurait parmi les personnes recrutées, alors qu'un cuisinier, ayant reçu l'ordre de venir avec vestes blanches, toques blanches et gants blancs, figurait bel et bien parmi les recrues. Quant au financement proprement dit, beaucoup d'hypothèses furent avancées : on parlera d'argent venu du

Koweït en remerciement du soutien zairois lors de l'invasion du Koweït par l'Irak. Certains croiront voir l'argent de Mobutu, d'autres celui du citoyen Jean Bemba Saolona, le patron des patrons zairois et propriétaire de compagnies aériennes, de gros magasins et de firmes diverses. D'autres encore suspecteront l'argent du citoyen Seti Yale, richissime homme d'affaires de la mouvance présidentielle. Son implication financière ne fait aucun doute, même s'il est clair qu'il n'a pu supporter seul une telle opération. □

Ci-contre.

A Nagero, on voit ici des mercenaires français instruisant les soldats zairois au tir au mortier. L'instruction est dispensée avec des mortiers légers serbes de 60 mm. Malheureusement, le manque d'armes lourdes, tels des mortiers de 81 et de 120 mm ou des canons sans recul, empêchera de stopper réellement l'avancée des rebelles.

coup dur, mettre la main à la pâte... Ce que les mercenaires français ne manqueront pas de faire à plusieurs reprises vu les débandades de l'armée zairoise et des « Tigres » katangais.

En effet, plus d'une fois, les mercenaires français se retrouveront seuls sur le terrain face aux rebelles de Kabila. Ces derniers subiront d'ailleurs de lourdes pertes face aux mercenaires lors de la bataille du pont de Nzoro, au

LES UNITES « D'ELITE » ZAIROISES

Le SARM : Service d'action et de renseignements militaires. Il compte quelques milliers d'hommes qui représentent la garde prétorienne du régime de Mobutu.

Le SNIP : Service national d'information et de protection.

La DSP : Division spéciale présidentielle. Autrefois dénommée BSP (Brigade spéciale présidentielle), elle compte aujourd'hui quelque 12 000 hommes encadrés et entraînés par des militaires israéliens. Ces troupes sont les seules opérationnelles dans le pays. Le recrutement des hommes formant la DSP s'effectue parmi l'ethnie Ngbandi, tribu originaire de la province équatoriale (Gbadolite) d'où le président Mobutu est issu. De plus, les hommes de la DSP sont particulièrement bien payés, alors que l'armée régulière est plutôt mal lotie — très mal payée, le plus souvent même pas du tout, sans armes et sans munitions. La base de Tshatsji (près de Kinshasa) est le QG de la DSP. Ce sont des proches de la famille de Mobutu qui dirigent la base et qui commandent la DSP. La DSP est donc une troupe d'élite commise à la garde rapprochée du président Mobutu, dont tous les membres ont été formés à Kotakoli (un camp commando créé par les Belges sur le modèle de Marche-les-Dames) par des instructeurs israéliens, lesquels sont payés directement par la Présidence, tout comme d'ailleurs les soldes des soldats. La DSP se déplace habituellement en C-130, mais elle a aujourd'hui recours à des avions civils pilotés par des mercenaires, depuis que le dernier C-130 encore opérationnel dans la force aérienne zairoise s'est abattu le 19 avril 1990 avec à son bord le colonel M'bo, seul officier zairois capable de piloter un tel avion. □

début du mois de février 1997. Avec leurs mortiers de 60 mm et leurs Dragunov, les mercenaires décimeront quelque peu les rangs des rebelles, ce qui ne les empêchera pas, sans se démonter, et à la surprise des Français, tel un rouleau compresseur, de continuer d'avancer. Dans leurs jumelles et lunettes de visée, les mercenaires constateront que des éléments rebelles, sans armes, surgissant de derrière les morts, se saisissaient de leurs armes et continuaient le combat. Ayant provoqué un barrage de feu et d'acier avec leurs mortiers, les mercenaires pensaient mettre en fuite les rebelles : il n'en fut rien à leur grand étonnement. Au contraire, la réaction ne se fera pas attendre et, menacés d'encerclement, les mercenaires devront décrocher.

Lors de cette manœuvre, plusieurs Français tomberont dans des embuscades, preuve que



L'ARMEE ZAIROISE

Forte de quelque 100 000 hommes (militaires et paramilitaires confondus, inclus les 25 000 hommes qui composent la garde civile, chargée de la sécurité et de la lutte contre les émeutes), l'armée zairoise reste cependant un tigre de papier. Dans bien

des cas, la troupe n'a plus été payée depuis huit mois. Et quand le salaire tombe, il reste insignifiant : un lieutenant des FAZ (Forces armées zairoises) gagne 3 dollars par mois. A titre d'échelle, le paquet de cigarettes locales coûte 1 dollar. Faute d'essence et de moyens de transport, la logistique au profit des troupes sur le front ne suit pas. Les soldats doivent donc se débrouiller sur place, seuls, d'où les pillages et le racket. Les moyens de communication étant pratiquement nuls ou inexistant, la troupe se sent abandonnée, livrée à elle-même. Les officiers perdent leur crédibilité et ne sont plus écoutés. Le moral est au plus bas, les hommes ne désirent qu'une chose : la fin des hostilités et le retour dans leur famille. Un fait est éga-

lement certain : le Zairois n'est pas un combattant, un guerrier. Afin de remonter le moral des troupes et de les motiver, l'état-major zairois décida d'encadrer les hommes sur le terrain avec des mercenaires français. De l'armement ainsi que des uni-

formes neufs furent distribués, de même que de la nourriture. Les soldes seront enfin payées.

Ce sont ainsi des tonnes de matériels divers, d'armement et de munitions qui furent livrées à Watsa et à Durba au profit des militaires zairois et des Katangais. Cependant, dès l'avancée des rebelles, et malgré ces « remèdes », les Zairois et les Katangais abandonneront tout sur place. Les rebelles n'auront qu'à se servir. □



A Durba, ces parachutistes zairois ont pris place dans un véhicule des mercenaires pour le photographe. Chaque fois qu'il fut question de combattre — sauf quand les mercenaires étaient là —, les commandos zairois, pas motivés, préférèrent s'enfuir plutôt que d'affronter les rebelles, le plus souvent des Tutsis, il est vrai aguerris par des années de luttes au Rwanda.



les rebelles étaient bel et bien rompus aux techniques de combat modernes et qu'ils avaient acquis l'expérience du feu. Carlson l'échappera belle par deux fois : une balle a déchiré le bord de la visière de sa casquette. Une deuxième balle a tranché net une des sangles de son brélage. Avec un grand sourire fataliste, il nous lancera : « Ce n'était pas mon jour. »

RPG contre Andover

Mais revenons à Durba en ce 30 janvier 1997. Pendant toute la nuit, les obus de mortier des rebelles tomberont sur Durba. Le 31 janvier à l'aube, à 5 h 30, le groupe Bravo commandé par Pierre — huit hommes, plus deux hommes du groupe Alfa — décollait de Nagero à bord du Pilatus, destination Durba. Au décollage, l'avion heurtera une termitière en bordure de piste et tordra son train gauche. L'avion parviendra à décoller, mais vu l'ampleur des dégâts, le pilote décida de revenir à Nagero plutôt que de continuer sur Durba. Une demi-heure plus tard, le Pilatus s'écrasait sur la piste.

L'avion est hors d'usage, mais personne n'est blessé. Il faut savoir que les mercenaires français ne pouvaient compter que sur ce Pilatus-Porter et l'Andover de la compagnie FILAIR. Le Pilatus-Porter, immatriculé 9Q-CZG, sera jusqu'à cet accident, la bonne à tout faire des mercenaires. Utilisé pour les reconnaissances, pour le transport des troupes ou des munitions ou encore pour le fret, il servit même pour des missions de bombardements.

En début d'après-midi, l'Andover piloté par Roland, un pilote américain de la guerre du Vietnam, rejoint Durba avec trente-cinq militaires zairois du Service d'action et de renseignements militaires (SARM) et Marc, un mercenaire français du groupe Alfa à leur tête. Ils essuient quelques coups de feu de petit calibre, du 7,62 mm d'AK-47, avant l'atterrissage.

Ensuite, l'Andover rallie Nagero afin de récupérer les huit hommes du groupe Bravo et les deux du groupe Alfa. En fin d'après-midi, avec ces dix mercenaires à bord, l'Andover amorce son atterrissage sur la piste de Durba. Auparavant, il aura survolé la piste comme de coutume : tout paraissait calme. Pas de coups de feu. Les mercenaires sur le terrain sont toujours présents.

Mais lorsque l'avion touche le sol, l'enfer se déchaîne : les balles pleuvent de partout... Roland met aussitôt les gaz à fond et arrache son avion de la piste. Au moment où il vire sur la gauche, il distingue une énorme boule de feu, un peu au-devant de l'avion. Il vient de se faire allumer au RPG !

Dans l'avion, pas un bruit... Plusieurs balles sont passées à travers le fuselage, heureusement sans toucher personne. Roland met alors le cap sur Kisangani. A l'arrivée, on comptera neuf impacts de balles dans l'avion.

Sur le terrain, c'est la consternation : en effet, les mercenaires comprennent seulement maintenant que les rebelles sont déjà dans la ville et que la piste est encerclée. Si l'avion n'était



Ci-contre. Ces mercenaires — dont les deux du premier plan arborent la tenue de tankiste serbe — s'entraînent à la mitrailleuse serbe M-51, copie de la célèbre MG-42 allemande. La présence de ces mercenaires européens dans l'est du Zaïre aura au moins permis à l'armée zairoise de ne pas disparaître de ces régions dès le mois de janvier.

Ci-contre.
Dans le camp de Durba, au cours d'un entraînement, un mercenaire français donne des consignes à des « Tigres » katangais. Les « Tigres » viennent d'Angola, ne parlent pas la même langue que les soldats zairois et ne se montreront d'ailleurs pas plus combattifs qu'eux. En fait, seuls les anciens soldats de l'armée rwandaise, les FAR, tenteront de résister pour sauver leur vie.

pas revenu avec le groupe Bravo et si les rebelles n'avaient pas ouvert le feu lors de l'atterrissage, les mercenaires présents n'auraient jamais deviné leur présence. Cette erreur des rebelles sauvera la vie des mercenaires. Dans les secondes qui suivent, tout le monde décroche. Direction plein nord : la ville de Faradje, près de la frontière soudanaise.

Par petits groupes éparpillés, en évitant les grands axes, les mercenaires, les parachutistes zairois et les « Tigres » katangais vont progresser à pied sous le feu et les embuscades des rebelles pendant quatre jours et quatre nuits. Dormant très peu, ne conservant que leurs armes légères, marchant de jour comme de nuit à travers un terrain vallonné et marécageux sur le plat, les dix-huit mercenaires français, fourbus mais gardant le moral, s'en sortiront. Ils seront rejoints le 3 février 1997 par le groupe Bravo venu à leur rencontre par la route avec des véhicules. Le 4 février à 10 heures, tout le monde est de retour à Nagero, la base arrière.

Dans une ville fantôme

Cependant, l'aventure ne s'arrête pas là. Les rebelles se font toujours menaçants et les villes tombent les unes après les autres, engendrant ce flot de réfugiés civils mais aussi militaires qui encombrant les pistes en emportant tout ce qu'ils peuvent.

A Nagero, les civils ont disparu depuis déjà quelques jours ; ils se sont réfugiés dans la brousse. Les cases sont vides. Il y a plusieurs jours, avant que les civils ne disparaissent, on avait arrêté deux hommes qui circulaient à vélo et que personne ne connaissait dans le coin. Sur les porte-bagages arrière, un baluchon en tissu. A l'intérieur, deux AK-47 démontées...

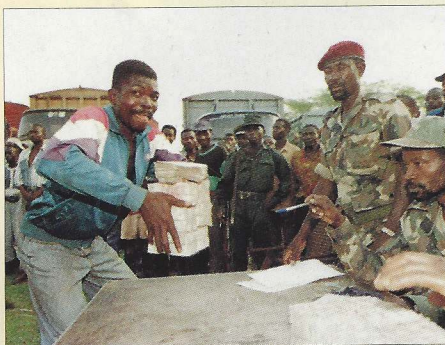


LES MERCENAIRES AU COTE DES REBELLES

Du côté des rebelles, on sait que le chef Laurent-Désiré Kabila pouvait compter sur les conseils du colonel belge en retraite Willy Mallants, ainsi que sur une trentaine d'anciens militaires américains qui dispensaient un entraînement au Rwanda, puis dans la région de Goma. Deux d'entre eux trouveront d'ailleurs la mort au « front », bien que cette information ait été démentie par Washington. L'Alliance démocratique rebelle dispose aussi de plusieurs pilotes russes et anglo-saxons basés au Rwanda. Ces derniers sont payés à la mission, uniquement de transport, aucune action aérienne offensive n'ayant été menée.

De plus, Kabila a pu s'appuyer sur les actions ponctuelles organisées par des troupes ougandaises et rwandaises, du moins durant les premiers mois des combats, ainsi que sur des financements émanant de ces deux pays, financements remboursés par l'exploitation des mines conquises au détriment de Kinshasa, à l'instar des mines d'or de Kilo Moto et de Watsa. Sans oublier bien sûr d'éventuels « volontaires » venus des pays voisins, tous avec des motifs différents : désœuvrement, famine... Du côté des rebelles, les hôpitaux

sont pratiquement inexistants, de même que les blessés. Les morts sont enterrés sur place.

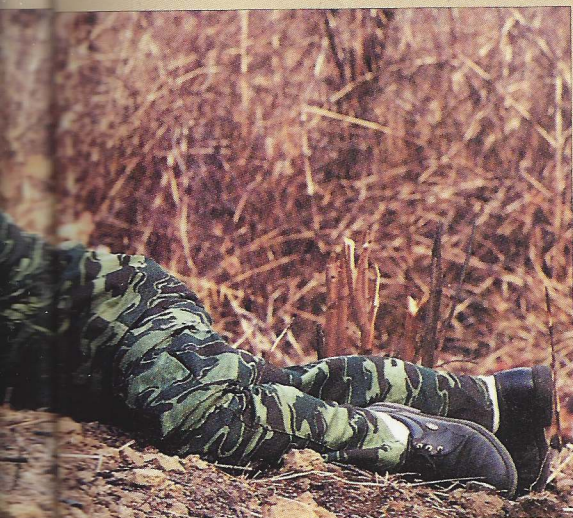


Mi-mars, après la chute de Kisangani, des rebelles paient un chauffeur zairois en monnaie locale pour avoir assuré le transport des troupes et des munitions de l'Alliance pendant deux semaines. (Photo Boomerang)

Les chefs rebelles ont fait courir le bruit parmi les leurs qu'ils étaient tous protégés par des esprits, lesquels transformaient les balles ennemies en gouttes d'eau. La preuve en était fournie sous les yeux ahuris des nouvelles recrues, ignares quant à l'art de la guerre : un officier rebelle tirait sur un de ses collègues avec une arme chargée à blanc. Ces histoires d'invincibilité firent leur chemin et parvinrent finalement du côté zairois pour se répandre comme une traînée de poudre parmi les soldats des régiments sur le front. A tel point que l'état-major zairois dut trouver une parade pour endiguer les débandades. Un officier zairois imagina alors un rituel que chaque soldat devait exercer individuellement afin de casser le pouvoir d'invincibilité de l'adversaire et de rendre aux balles leur caractère mortel. Chaque soldat devait ainsi faire passer son arme derrière son dos, devant lui, sous le bras gauche et en dessous des jambes, ceci afin de contrer les effets maléfiques de l'ennemi. Bien sûr, les mercenaires français s'abstenaient de pratiquer une telle gymnastique, mais aux yeux des belligérants, n'étaient-ils pas des « experts de la guerre » et de surcroît « blancs » ? □



Ci-dessus.
Des mercenaires du groupe Alfa, les premiers à avoir débarqué au Zaïre à la fin décembre 1996. Chacun est titulaire d'un contrat de trois mois, payés 30 000 francs français par mois. Tous sont d'anciens militaires et la plupart des « anciens » de Denard... l'expérience du Zaïre sera un plus à mentionner dans leur curriculum vitae !



Ci-contre.
Frank, l'un des éléments du groupe Alfa, tire à la mitrailleuse M-51. Au début du mois de février 1997, lors des combats du pont de Nzoro, avec leurs mortiers de 60 mm, leurs mitrailleuses M-51 et leurs fusils de précision en 12,7 mm, les mercenaires infligeront de lourdes pertes aux rebelles de Kabila.

C'est la technique d'infiltration des rebelles. Ils arrivent en civil, les armes démontées, et se mêlent à la population locale. Lorsqu'ils ont suffisamment d'effectifs infiltrés, au moment convenu, ils apparaissent en armes, et il est alors souvent trop tard. Auparavant, ils se seront fondus à la population, expliquant qu'ils ont fui devant les rebelles, mais qu'ils ont néanmoins pu constater que dans les territoires occupés par ces derniers, les gens étaient payés, qu'ils avaient de quoi manger, etc.

Devant la progression des rebelles — qui arrivent du sud par Manbasa et Wamba, et de l'est par Faradje —, les mercenaires regroupés comprennent vite que leur base arrière de Nagero est indéfendable. L'extraction pure et simple s'impose — et rapidement. La piste vers le nord et la frontière centrafricaine est toujours

LE CHEF DES MERCENAIRES FRANÇAIS : CHRISTIAN TAVERNIER

Il est né voici soixante-deux ans à Kalemie, ville située sur le lac Tanganyika en territoire zaïrois. En réalité, son nom s'écrit avec un « s » à la fin, le « s » ayant été abandonné dans les années quatre-vingt.

Christian Tavernier est à l'origine de toute l'opération militaire avec l'aide des mercenaires visant à la reconquête du territoire de l'est du Zaïre. Il sera au service de l'armée zaïroise et opérera avec le grade de colonel.

Dormant peu, il bouge beaucoup et toujours en civil. Ses surnoms : la Belette, la Fouine, le Serpent à lunettes, TVR ou Tango Victor. Il commandera les mercenaires français (quoique n'étant pratiquement jamais sur le terrain avec eux), mais n'aura aucun contrôle sur les mercenaires serbes. En fait, il œuvrera davantage comme conseiller technique auprès de l'état-major zaïrois.

Ce qui est certain : Christian Tavernier est très bien introduit dans les milieux zaïrois, et cela à tous les niveaux, même au plus haut, c'est-à-dire auprès de Mobutu lui-même, les deux hommes se connaissant très bien de longue date.

De plus, tout le monde le connaît au Zaïre. Dans les années soixante, lors de la rébellion katangaise sous la direction de Moïse Tshombé,



Vu de dos de trois quarts, avec une casquette, le chef des mercenaires français, superviseur de l'opération : Christian Tavernier. Vingt ans auparavant, il avait commandé le 14^e bataillon de mercenaires durant la rébellion katangaise.

dans ce qui était alors le Congo belge, le capitaine Taverniers dirigeait le 14^e bataillon de mercenaires, au même titre que Bob Denard, Jean Schramme, Mike Hoare et Siegfried Mueller, chacun à la tête d'un bataillon. Christian Taverniers opérait à cette époque dans la région de Watsa.

Raison pour laquelle on le retrouve aujourd'hui dans cette même région, d'autant que les autorités zaïroises lui auraient promis comme récompense la mine d'or de Watsa. D'où son obstination à faire tenir la ville coûte que coûte par les mercenaires français, alors que cette position ne représentait aucun atout stratégique, sauf peut-être la mine d'or, qui n'est cependant pas aussi importante que celle de Kilo Moto par exemple.

Christian Tavernier connaît également très bien Bob Denard avec lequel il s'était associé pour publier un magazine belge d'armes, *Fire*. Les deux hommes sont très proches d'un troisième mercenaire, impliqué dans la présente opération, Roger Bracco — lequel opéra aussi au Zaïre dans les années soixante : il était pilote lors de la rébellion katangaise. □

envisagée. Celle vers le Soudan n'est plus d'actualité : les Soudanais du SPLA de John Garang sont hostiles au gouvernement zaïrois depuis l'aide accordée par ce dernier au pouvoir de Khartoum, aide qui a facilité les bombardements des positions rebelles du SPLA dans le sud du Soudan. Finalement, Roland et son Andover sauveront une fois de plus les mercenaires du boubier. En deux rotations — la piste de Nagero étant trop courte pour décoller avec tout le monde —, l'Andover ramènera les hommes à Isiro. Et de là, la piste étant plus longue, Roland pourra prendre tout le monde, soit les trente-trois mercenaires, pour filer vers Bangui — ce plan sera cependant abandonné, car Paris refusera que les mercenaires passent par la Centrafrique. S'imposera alors la destination de Gbadolite, le « Versailles » de Mobutu : les

Le Pilatus Porter des mercenaires et, ci-dessous, à Durba après l'accident du 31 janvier avec dix hommes à bord. Cet appareil, léger et puissant, rendra jusqu'au crash de nombreux services aux Français. Il permettra aussi des bombardements épiques, à coups d'obus de mortiers et de grenades lâchés par la portière sur les colonnes rebelles.



INTOX ET RUMEURS

Rumeurs, désinformation, intox : armes sournoises dont le travail de sape réalise à longue échéance d'importants dégâts, souvent irrémédiables. Les principaux acteurs au Zaïre : les médias et les services de renseignement.

Le 19 mars 1997, certaines dépêches d'agences faisaient état d'exactions commises par les mercenaires serbes à Kisangani, peu avant leur départ précipité dans la nuit précédant l'arrivée des rebelles dans la ville. Les mercenaires serbes ont en effet quitté Kisangani le 14 mars 1997 vers 19 heures en avion. Destination : le sud du Zaïre pour la base de Kamina ou celle de Kotakoli.

Cependant, les cas de torture, d'emprisonnement et les exécutions sommaires imputés aux mercenaires serbes ne se sont pas déroulés sous les yeux de la presse, inexistante à Kisangani à ce moment-là. Les témoignages recueillis après l'arrivée des rebelles sont tous des récits faits par des gens qui eux-mêmes n'ont pas été des témoins directs des événements : en clair, « on m'a dit que », « un tel m'a raconté que »... Et si l'on parvient à localiser cette personne, c'est pour s'entendre dire que lui-même n'a rien vu, mais qu'un de ses proches — malheureusement introuvable... — lui aurait dit que... et ainsi de suite.

Même scénario avec la journaliste d'un quotidien belge partie en reportage du côté rebelle dans l'est du Zaïre : très vite, elle confirma les rapports

d'une ONG relayés par le Secrétaire d'Etat belge à la coopération et au développement Reginald Moreels, rapports faisant état d'un génocide perpétré par les rebelles de Laurent-Désiré Kabila. Cependant, alors que cette dernière se trouvait sur place avec un photographe de sa rédaction, celui-ci n'a rien vu et n'a pris aucune photo des charniers découverts par la journaliste. D'ailleurs,



Sur la base de Bangboka, un mercenaire serbe entraîne les commandos zaïrois au maniement du mortier de 60 mm. Malgré l'aspect bien peu angélique des mercenaires serbes, issus de l'armée serbe de Bosnie, ceux-ci n'ont pas commis de massacres dans Kisangani avant d'en décoller le 14 mars 1997.

elle-même emportait toujours un appareil photo avec elle... Interrogée par des collègues, elle essaiera de s'en sortir en affirmant qu'au moment de sa découverte, son photographe n'était pas avec elle. Lorsque ce fameux photographe ainsi que d'autres membres de la presse internationale lui demanderont de les conduire à ces différents charniers, la journaliste dira ne plus se souvenir de leur localisation. En bref, plusieurs équipes de la presse internationale essayèrent en vain pendant plusieurs jours de localiser ne fût-ce qu'un de ces fameux charniers. Elles ne trouvèrent rien de significatif susceptible de confirmer les dires de la journaliste ni ceux de la dépêche d'une ONG (un rapport de 14 pages se fondant sur la déclaration d'un père blanc qui lui-même s'en est remis à ce qui lui a été rapporté par des locaux qui affirmaient que plusieurs charniers témoignaient de la volonté systématique d'en finir avec les réfugiés : « on » aurait vu un charnier de 200 personnes, un autre de 300 personnes, toutes tuées à l'arme automatique, des femmes, des enfants et des vieillards).

Dans le quotidien belge *Le Soir* en date du 3 mars 1997, une journaliste rapporte que « des parachutistes belges venus à titre individuel venger la mort de leurs dix compagnons se trouveraient aux portes du camp de réfugiés de Tingi-Tingi au Zaïre ». On croit rêver ! □



mercenaires y atterriront bien, mais la DSP, et même Mobutu joint par téléphone, refuseront de les recevoir dans leur fief. Finalement, ils se retrouveront en sursis à Kisangani, troisième ville du Zaïre après Kinshasa et Lubumbashi.

Les Français vont alors découvrir une ville presque fantôme. En effet, les femmes et les enfants ont déjà disparu, et les rares civils encore présents expédient leurs dernières affaires. Au contraire, les militaires zaïrois sont omniprésents et ont partout érigé des barrages et des contrôles ; ils ont également réquisitionné tous les avions civils.

Une franche inimitié entre Serbes et Zaïrois

Les deux aéroports de Kisangani, le civil et le militaire, sont tenus par la centaine de mercenaires serbes arrivés dans le courant du mois de janvier 1997. Ces hommes ont débarqué tous ensemble le 14 janvier, après que tout leur matériel fut arrivé à bon port. Commandés par un colonel, ils prendront directement leurs ordres auprès de l'état-major zaïrois, c'est-à-dire du général Mahele, ne dépendant donc pas du colonel Christian Tavernier, chef des mercenaires français. La mission des Serbes consistera à protéger les aéroports de Kisangani et tout le matériel qui s'y trouve, et aussi à assurer des opérations d'appui aérien.

Ainsi, aux alentours du 25 janvier 1997, un hélicoptère Mi-24 avec plusieurs mercenaires serbes à bord, en mission de reconnaissance

et recherchant la ligne de front, se posera à Walikale. Lorsque les hommes sortiront de l'appareil, ils seront pris pour cibles par les rebelles qui occupent déjà la position, alors que d'après l'état-major zaïrois la place était censée être aux mains de l'armée zaïroise. Bilan : un mort et trois blessés du côté serbe. Il n'en faudra pas plus pour que les Serbes prennent leurs distances vis-à-vis des Zaïrois.

Une franche inimitié s'établira alors entre eux et plusieurs Zaïrois se retrouveront avec un pistolet braqué sur la tempe pour s'être aventurés trop près du hangar où sont logés les Serbes. Bien qu'étant venus avec toute leur logistique — les Serbes ne manqueront de rien, alcool compris, de la slibovich bien sûr ! —, les diarrhées et la malaria n'épargneront pas ce contingent. Au début du mois de février 1997, le colonel serbe sera d'ailleurs emmené à



Dans le camp des mercenaires à Durba, les opérateurs radio tentent de maintenir le contact entre les divers groupes de combat évoluant en brousse.

l'hôpital de Kisangani, frappé par la malaria. Sur le terrain, les Serbes seront le plus souvent aux abonnés absents quand il s'agira d'apporter un appui air-sol aux Français. L'état-major zaïrois avait en effet promis aux mercenaires français des appuis aériens lorsqu'ils se trouveraient dans des situations précaires, mais jamais ces frappes aériennes ne se concrétiseront.

Pourtant, les Serbes disposaient de trois hélicoptères Mi-24 Hind et de trois avions d'attaque légers monoplaces Aermacchi MB-326 K. Malheureusement, les Serbes et l'armée zaïroise se heurteront au problème de l'approvisionnement en carburant. Lors de la bataille de Nzoro, alors que les mercenaires français tenaient le pont face aux rebelles de Kabila, les Français avaient demandé un appui aérien. L'état-major zaïrois avait finalement autorisé les Serbes à intervenir avec leurs Aermacchi. Ceux-ci devaient décoller de Kisangani et un plein était prévu à Isiro. Cependant, l'opération ne put se réaliser, car l'aéroport d'Isiro n'était pas doté d'équipements électriques capables de faire démarrer les moteurs des Aermacchi après leur plein.

Outre le fait que les mercenaires français ne disposeront quasiment jamais d'appui aérien, leur tâche sera aussi compliquée par toute une série d'événements qui étaient prévisibles dans ce type de conflit, mais qui ne furent pas pris en considération. Tout d'abord, les transmissions. Le matériel mis à la disposition des mercenaires n'était pas de premier ordre et loin

d'être performant : batteries vite déchargées, chargeurs inexistantes, antennes précaires, radios individuelles utilisables seulement dans un rayon de cinq kilomètres, fréquences écoutées par tout le monde, messages non codés. Ensuite, les éléments zairois avec qui ils combattaient sur le terrain.

Le soldat zairois aime se pavaner en uniforme militaire, neuf si possible, en exhibant toute une panoplie d'armes dont les plus sophistiquées auront toujours sa préférence, même s'il en ignore le maniement. Mais dès les premiers coups de feu — et la plupart du temps, il se contentera de rumeurs —, le soldat, qu'il soit parachutiste ou commando, s'allégera au maximum, gardant le plus souvent sa seule arme personnelle, ce qui lui permettra de rançonner la population lors de sa fuite, en civil, en direction de l'ouest, vers Kinshasa.

Plus d'une fois, des éléments du SARM, du SNIP ou de la DSP, c'est-à-dire des principales troupes d'élite du pays (*lire l'encadré*), viendront trouver les mercenaires pour leur demander des bousoles. La raison : « *Rentrer chez nous, là-bas dans le Bandundu !* » Et quand les Français leur faisaient remarquer que le Bandundu, à pied, c'était loin, ils répondaient : « *Mais cela n'a pas d'importance si l'on met trois mois pour y arriver ! Regarde, nous sommes tous venus ici, à Isiro, à pied depuis Bunia. Et certains d'entre nous sont même arrivés à pied à Kisangani depuis Uvira, via Bunia.* »



Après avoir été quasiment encerclés par les rebelles, les mercenaires du groupe Alfa réussirent à battre en retraite depuis Watsa, Durba, Mzoto et Faradje, et cela quatre jours et quatre nuits durant. Ici, les mercenaires sont rassemblés à Nagero.



De fait, nous avons rencontré à Kisangani des éléments du SARM qui avaient dû se battre pour échapper à l'encerclement des rebelles du côté d'Uvira. Ils avaient forcé l'encerclement et avaient rallié Kisangani à pied.

Troisième point faible pour les mercenaires : les distances et la logistique. Le Zaïre est grand comme cinq fois la France. Les routes sont inexistantes, les pistes sont en mauvais état et impraticables en saison des pluies. Restent les lignes aériennes. Mais là encore règne la désorganisation : les gros porteurs ne peuvent atterrir que sur un nombre de pistes très limité. Seuls les petits porteurs peuvent atterrir presque partout. Cependant, il faut alors un approvisionnement en kérosène régulier et organisé, ainsi qu'une infrastructure d'entretien et de mécanique, ce qui manque cruellement au Zaïre. Dès lors, vu le manque de moyens de communication et d'infrastructure pour assurer une logistique efficace, les mercenaires français devront se débrouiller seuls sur le terrain et se retrouveront donc isolés face aux rebelles.

Les mercenaires feront feu de tout bois avec l'un des deux avions à leur « disposition », le

Pilatus, avant qu'il ne s'écrase sur la piste de Nagero. Et une fois, l'épopée deviendra franchement épique.

« Orbs Patria Nostra »

Tel ce bombardement effectué le 30 janvier 1997 par le Pilatus, et réalisé avec des obus de mortier de 120 mm balancés sur les positions rebelles. Avec Benoît le pilote aux commandes et, derrière, Titi qui balançait ses « pruneaux », pendu à la porte, pendant que Charles le tenait. Dans le fond du Pilatus, coincé, gris de peur et le regard fixé sur le plafond, le colonel Anecho de l'armée zairoise qui suait à grosses gouttes. Pierre, le copilote qui regardait la scène, n'en croyait pas ses yeux. Une autre fois, le bombardement eut lieu dans les mêmes conditions, sur une colonne rebelle, mais avec des grenades à main cette fois-ci.

Quant à l'Andover, immatriculé 9Q-CPW, il resta jusqu'à la fin l'ange gardien des mercenaires. Il servait au ravitaillement, au transport de troupes, de relais radio lorsque les mercenaires se trouvaient coincés ou encerclés, ain-

si qu'à la reconnaissance. Les mercenaires étaient toujours contents d'entendre et de voir arriver Roland et son Andover. Son équipage, composé de Louis, Alain et Christian, n'était pas loquace ; Roland encore moins. Cependant, ils étaient drôlement efficaces et ils sauvèrent les mercenaires plus d'une fois. Car l'Andover et son équipage étaient les seuls qui osaient encore desservir les lieux qu'occupaient les Français, et cela jusqu'au terme de leur odyssée, à la fin du mois de février 1997.

Le 19 janvier 1997 sera un grand jour pour les mercenaires français présents au Zaïre. Charles, leur chef, vient de recevoir les bérets verts, ainsi que les insignes de béret de la garde présidentielle comorienne créés en son temps par Bob Denard, avec la devise « Orbs Patria Nostra ». Chaque homme recevra béret et insigne lors d'une brève cérémonie qui se déroulera dans l'obscurité et à l'abri des yeux du profane. Quant aux tenues, elles proviennent toutes de Serbie : les mercenaires français du groupe Alfa opteront dans un premier temps pour les tenues camouflées des tankistes serbes. Quant au groupe Bravo, ses hommes arriveront avec leurs tenues personnelles, toutes différentes. Cependant, les deux groupes recevront plus tard des tenues camouflées américaines. Initialement, le groupe des mercenaires de Bob Denard devait recevoir des tenues noires. Mais pour des raisons inconnues, ces tenues n'arriveront pas.

Côté armement, les mercenaires seront entièrement équipés d'armes serbes : des M70B1 et 70AB2 en 7,62 mm (versions yougoslaves de l'AK-47), des M76 de tireur d'élite, des fusils de *sniping* lourd de conception serbe, le Snajperska Puska Kalibra 12,7 mm, des mitrailleuses légères M53 et des mortiers légers de 60 mm. En ce qui concerne le parc automobile, il sera très réduit : les mercenaires ne recevront que trois véhicules légers Mahindra



Ci-contre. Entraînement au sniping lourd avec l'un des tout nouveaux fusils de sniping en 12,7 mm produits en Serbie. Plusieurs fois, l'emploi de cette arme permettra de tempérer quelque peu l'avancée des rebelles, surpris par la puissance et les effets des munitions.

Sous le commandement de leur chef, Charles, des éléments du groupe Alfa se dirigent vers le front. Bien commandés, du moins par l'encadrement sur le terrain, jamais les mercenaires n'abandonneront le combat et ne s'enfuiront devant l'ennemi.



(un rouge et deux blancs !), les Unimog promis n'arriveront jamais. En attendant, ils réquisitionneront sur place les véhicules nécessaires.

Sur le terrain, les rebelles s'activent sans répit dans les territoires qu'ils ont conquis. Depuis le Pilatus, les Français pourront suivre la progression de ces hommes à pied le long des lignes électriques. Seront également observés les allers et retours de leurs rares véhicules : arrivant sur la ligne de front bondés de combattants, ils en repartaient vides vers l'arrière pour aller chercher des renforts. Deux de ces véhicules légers 4 x 4 équipés de mitrailleuses de 12,7 mm n'hésiteront pas à tirer de temps en temps sur le Pilatus, heureusement hors de portée. Mais dans le camp des rebelles, les choses ne seront pas toujours aussi simples.

Ainsi, les Mayis-Mayis, tribu de l'est du Zaïre, qui dans un premier temps étaient associés aux rebelles de Kabila, s'en sont par la suite séparés et formeront une poche de résistance au sein des « zones libérées ». Le second de Kabila, le commandant Claude, sera d'ailleurs tué par les Mayis-Mayis, ces derniers refusant pour autant de se rallier à Mobutu.

Quant aux troupes ougandaises, elles profiteront de la débâcle du côté zaïrois pour intervenir sur le territoire du Zaïre afin de poursuivre et anéantir le mouvement de résistance des partisans de l'ancien président Idi Amin Dada qui opère depuis le Zaïre.

La prise par les rebelles de la ville de Kalemié le 2 février dans le sud du Zaïre provoquera un vent de panique sur l'état-major de l'armée zaïroise à Kisangani, car les rebelles seront maintenant actifs sur deux fronts en même temps. Un instant désarçonnés, car se trouvant encore en pleine phase de préparation pour la reconquête des territoires perdus, les Zaïrois mettront quelques jours à réagir. La riposte viendra le 17 février 1997 avec le bombardement de Bukavu, Shabunda et Walikale par trois avions Aermacchi MB-326 K pilotés par des Serbes. D'autres opérations auront lieu dans le nord aux environs d'Isiro, où les avions Aermacchi et les hélicoptères Mi-24 utiliseront des bombes au napalm et au phosphore contre des positions rebelles. Ces dernières opérations ne créeront cependant pas l'effet de panique escompté, les rebelles étant habituellement bien éparpillés sur le terrain. De plus, la précision des bombardements, vu l'altitude à laquelle opéraient les appareils, laissait à désirer.

Faire gagner du temps

A partir de la mi-février, les mercenaires français vont quitter le « front » et rester en *stand-by* à Kisangani. Puis, sur ordre, ils rejoindront Kinshasa et, par petits groupes, embarqueront discrètement pour la France, empruntant des vols d'Air France, Swissair et Sabena. Ainsi se terminera la présence des mercenaires français au Zaïre.

Leur action, à l'échelle de ce pays, peut paraître certes peu significative. Toutefois, en dépit de leur nombre et de leur armement, ils ont été capables de freiner l'avance des rebelles, nettement plus nombreux et assistés de mercenaires américains, et d'offrir au gouvernement zaïrois un sursis de plusieurs semaines.

A l'aune de ce que plusieurs semaines peuvent signifier sur l'échiquier politique mondial, leur présence au Zaïre apparaît tout à fait importante. □ 29